

FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1939

THÈSE

N°

POUR LE

579

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Pierre CHAUVET

Né le 24 août 1909, à Aurillac (Cantal).

La lutte contre une épidémie
au 18^e Siècle

La Peste du Gévaudan
(1720=1723)

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.

PARIS

AMÉDÉE LEGRAND, EDITEUR
93, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 93

1939

FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1939

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Pierre CHAUVET

Né le 24 août 1909, à Aurillac (Cantal).

La lutte contre une épidémie
au 18^e Siècle

La Peste du Gévaudan
(1720-1723)

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.

PARIS

AMÉDÉE LEGRAND, EDITEUR
93, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 93

1939

I. — PROFESSEURS

Anatomie	MM.	ROUVIERE.
Physiologie		Léon BINET.
Physique médicale		STROHL.
Chimie médicale		POLONOVSKI.
Bactériologie		Robert DEBRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale		BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales		BAUDOUIN.
Pathologie médicale		ABRAMI.
Pathologie chirurgicale		MONDOR.
Anatomie pathologique		LEROUX.
Histologie		CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale		TIFFENEAU.
Thérapeutique		HARVIER.
Hygiène et médecine préventive		TANON.
Médecine légale		BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie		LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée		FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie		CHIRAY.
Clinique médicale	{	LOEPER.
		CARNOT.
		CLERC.
		Marcel LABBE.
Hygiène et clinique de la première enfance		LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants		NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale		H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques ...		GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux		GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses		LEMIERRE.
Clinique chirurgicale	{	CUNEO.
		GOSSET.
		GRÉGOIRE.
		LENORMANT.
Clinique ophtalmologique		TERRIEN.
Clinique urologique		CHEVASSU.
Clinique d'accouchements	{	COUVELAIRE.
		JEANNIN.
		LÉVY-SOLAL.
		MOCQUOT.
Clinique gynécologique		OMBREDANNE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie		RATHERY.
Clinique thérapeutique médicale		LEMAITRE.
Clinique oto-rhino-laryngologique		Pierre DUVAL.
Clinique thérapeutique chirurgicale		Maurice VILLARET.
Clinique propédeutique		TROISIER.
Clinique de la Tuberculose		MATHIEU.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte		LAUBRY.
Clinique de cardiologie		Clovis VINCENT.
Clinique de neuro-chirurgie		N...
Assistance médico-sociale		HAZARD.

Professeurs sans chaire ...



{ HOVELACQUE.
MULON.
OLIVIER.
SANNIE.
VERNE.

II. — AGREGES EN EXERCICE

MM.	MM.
AMELINE Pathologie chirurgicale.	CHEVALLIER Pathologie médicale.
BARIETY Pathologie médicale.	COSTE Pathologie médicale.
BÉNARD (Henri) Pathologie médicale.	DOGNON Physique.
BERNARD (Etienne) Pathologie médicale.	FEY Urologie.
BEZANÇON	FUNCK Pathologie chirurgicale.
(Justin) Hydrologie.	GALLIARD Parasitologie.
BOULIN Pathologie médicale.	GASTINEL Bactériologie.
BULLIARD Histologie.	DE GAUDART D'ALLAINES. Pathologie chirurgicale.
CATHALA Pathologie médicale.	

II. — AGREGES EN EXERCICE (Suite).

MM.
 GAYET Physiologie.
 DE GENNES .. Pathologie médicale.
 GIROUD Histologie.
 HAGUENAU ... Pathologie médicale.
 HALPHEN Oto-rhino-laryngologie.
 HUGUENIN ... Anatomie pathologique
 JOANNON Hygiène.
 LACOMME Obstétrique.
 LANTUEJOUL.. Obstétrique.
 LAROCHE (Guy) Pathologie médicale.
 LAVIER Parasitologie.
 LELONG Pathologie médicale.
 LEMAIRE Pathologie expérimentale.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 M^{lle} J. LEVY .. Pharmacologie.

MM.
 LEVY-VALENSI. Neurologie et Psychiatrie.
 MENEGAUX ... Pathologie chirurgicale.
 MOLLARET ... Pathologie médicale.
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET. Pathologie chirurgicale.
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 PETIT-DUTAILLIS.. Pathologie chirurgicale.
 PIÉDELIEVRE.. Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 RENARD Ophtalmologie.
 RICHEL Physiologie.
 SÈNEQUE Pathologie chirurgicale.
 TURPIN Pathologie médicale.
 VIGNES Obstétrique.
 WILMOTH Pathologie chirurgicale.

III. — AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.
 ALGLAVE Pathologie chirurgicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT Physiologie.
 GUÉNIOT Obstétrique.
 HEITZ-BOYER . Pathologie chirurgicale.

MM.
 LARDENNOIS . Pathologie chirurgicale.
 LE LORIER ... Obstétrique.
 NEVEU-LEMAIRE. Parasitologie.
 SCHWARTZ ... Pathologie chirurgicale.
 VAUDESCAL .. Obstétrique.

IV. — AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

MM.
 ALAJOUANINE.
 AUBERTIN.
 BRULÉ.
 CHABROL.
 DONZELOT.
 DUVOIR.
 LIAN.
 PASTEUR-VAL-
 LERY-RADOT.
 SÉZARY. } Clinique médicale.

MM.
 BASSET.
 BROCC.
 CADENAT.
 GATELLIER.
 MOURE.
 QUENU.
 VELTER. } Clinique chirurgicale

MM.
 ECALLE. } Clinique obstétricale.
 METZGER.

V. — CHARGES DE COURS

MM.
 CHAILLEY-BERT, agrégé Education physique.
 LEDOUX-LEBARD Radiologie clinique.
 RUPPE Stomatologie.
 WEIL-HALLÉ Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE

A MON PÈRE

A MA SŒUR

A LA MÉMOIRE DE MON ONCLE

A MA TANTE

Qui fut pour moi une seconde mère.

A TOUS LES MIENS

A MES AMIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie.

Membre de l'Académie de Médecine.

Officier de la Légion d'Honneur.

Respectueux hommage de reconnaissance pour l'honneur qu'il nous a fait en acceptant de présider cette thèse.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR ROUVIERE

Professeur d'Anatomie à la Faculté de Médecine de Paris.

Membre de l'Académie de Médecine.

Officier de la Légion d'Honneur.

En témoignage respectueux de la sympathie qu'il a bien voulu nous accorder.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR GARNIER

Professeur Agrégé.

Médecin Honoraire des Hôpitaux.

Respectueux hommage de reconnaissance pour la bienveillante sollicitude qu'il nous a toujours témoigné.

A MONSIEUR LE DOCTEUR DEGLOS

Médecin de l'Hôpital Saint-Joseph.

*En remerciement des conseils qu'il nous
a prodigués.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR LONJUMEAU

Médecin de l'Hôpital Saint-Joseph.

*Hommage de respectueuse reconnais-
sance.*

A TOUS MES MAÎTRES
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

A MES CAMARADES
DE L'HÔPITAL ST-JOSEPH

INTRODUCTION

Le Gévaudan est une ancienne petite province qui correspondait à peu près au département de la Lozère.

Dans ce pays montagneux et, par conséquent, assez sain, les documents nous permettent de constater qu'au cours du 16^e et du 17^e siècle il y eut une dizaine d'épidémies.

Au début du 18^e siècle, une nouvelle épidémie éclatait : la Peste du Gévaudan. C'est elle que nous nous proposons d'étudier.

Nous ferons d'abord l'histoire de cette épidémie, nous indiquerons ensuite les nombreuses mesures de prophylaxie qui furent prises, et nous exposerons enfin les diverses théories que les médecins de l'époque formulèrent sur cette maladie.

I.

HISTOIRE DE L'ÉPIDÉMIE

Le 25 mai 1720, un navire marseillais venant de Smyrne apportait la peste à Marseille. Le fléau se répandit rapidement en Provence, et de là rayonna sur les provinces voisines. Le Gévaudan entretenait des relations commerciales avec les marchands du port de cette province. Aussi la contagion était-elle possible. Des mesures préventives furent prises comme nous le verrons plus loin.

Malgré ces mesures, le 24 novembre 1720, mourrait à Corréjac, paroisse de Salmont la première personne atteinte de la peste.

Tous les contemporains sont d'accord sur le lieu du début et sur la date. Toutefois les opinions diffèrent quant au mode de contagion.

Les Docteurs Le Moine et Bailly, envoyés par la cour en Gévaudan, s'expriment de la façon suivante sur le début du fléau.

« Un forçat de Marseille tiré des galères pour servir de « Corbeau » dans cette ville jugea à propos, pour mettre à couvert les effets qu'il s'était approprié

de se dérober par la fuite aux justes recherches qu'on aurait pu faire et se trouva à la foire de Saint-Clément dans le village de Saint-Laurent d'Olt distant d'une lieue de celui de Corrégjac.

« Il fit présent à un paysan de Corrégjac, son cousin, d'une veste et d'une paire de bas. Celui-ci, de retour dans son village, mourut, puis trois de ses enfants, enfin la mère. Son fils, ayant appris que personne ne voulait l'enterrer, partit de la Canourgue pour lui rendre les derniers devoirs et emprunta de son beau-frère un manteau qu'il lui rendit à son retour. Il s'en couvrit la nuit et un petit enfant qui était couché dans le même lit mourut dans les 24 heures, sa femme deux jours après, à laquelle il ne survécut que huit jours. Les parents de cette famille, attirés par la succession, emportèrent les meubles et furent à leur tour victimes de la maladie ».

Monsieur Etienne Veyron, bourgeois de Marvejols, attribue aussi au forçat l'introduction de la maladie dans le Gévaudan.

Un manuscrit anonyme d'un habitant de Prévenchères, relatif à cette peste, nous dit que le fléau s'y communiqua par le transport des laines de Smyrne reçus à la Canourgue.

Le Père L'Ouvreul, dans ses « Mémoires Historiques sur le Gévaudan » publiés en 1724, s'exprime ainsi : « Le commerce que le Gévaudan entretient d'un temps immémorial avec les marchands des ports de cette province attira la peste en ce pays par le

transport des laines de Smyrne envoyées à la Canourgue et nullement par un forçat venu de Marseille à Saint-Laurent Rives d'Olt comme on l'a publié; le mal se fit sentir à Corréjac, paroisse de Salmont, le 24 novembre 1720 ».

Enfin les deux médecins qui furent chargés par l'évêque de Mende d'aller étudier la peste ne nous apportent aucune certitude.

Le D^r Blanquet commence ainsi sa lettre à Monsieur Dodart, premier médecin du roi « Quoi qu'on ait encore pu découvrir comment la peste a été portée dans le Gévaudan et que l'histoire du forçat échappé de Marseille ne soit pas bien avérée, etc. ».

Le Docteur Rochevalier commence ainsi le Journal de cette épidémie : « En novembre 1720, il se répandit un bruit sourd qu'il mourait quelques personnes d'une façon extraordinaire au village de Corréjac, paroisse de Salmont et à la ville de la Canourgue. Comme la maladie qui régnait ne faisait pas de grands progrès, on y fit très peu d'attention et on méprisa les avis de Monsieur Perrain, médecin à la Canourgue qui avait annoncé à ses compatriotes que la contagion s'était glissée parmi eux... La peste ne fit que de médiocres progrès jusqu'au mois de mai 1721... Le 6 mai au matin nous étant transportés à Corréjac et ayant fait assembler le reste des habitants dispersés dans des huttes, nous apprîmes d'eux que la maladie qui les affligeait n'avait commencé que le lendemain de la Saint-Clément dernier (23 novembre), qu'un de leurs compa-

triotés revint malade de la foire de Saint-Laurent d'Olt où l'on croit qu'il but avec un étranger. On prétend que cet étranger était un certain Calcedordy ci-devant condamné aux galères et nouvellement échappé de Marseille. On assure même qu'il fit quelques présents à cet habitant de Corrèjac ».

L'hypothèse du forçat agent vecteur de l'épidémie semble devoir être retenue. Elle est en effet admise par ceux qui habitaient dans les lieux où débuta le fléau, alors que l'autre hypothèse n'est admise que par des personnes qui se trouvaient loin du lieu de début.

Quoiqu'il en soit, l'épidémie va rester localisée aux paroisses de Salmont et la Canourgue, pendant tout l'hiver 1720-21. Ce n'est qu'au printemps qu'elle s'étendra dans la vallée du Lot et sur le Causse voisin, aux paroisses de Saint-Frézal, la Capelle, St-Georges de Lévéjac, Banassac, St-Germain-du-Teil, Grèzes, poussant une pointe jusque dans la vallée du Tarn à Is-pagnac et Quézac.

En juillet 1721, elle est apportée à Marvejols par un soldat en service à un poste voisin de la Canourgue. « Du 20 août 1721 au 31 avril 1722, la peste emporta 1800 personnes, n'y ayant eu de 2756 habitants que 210 qui n'en eussent été attaqués ».

Les paroisses avoisinantes de la vallée de la Colagne sont touchées à leur tour : Gabrias, Montrodat, Chirac, Brugiès, Saint-Léger de Peyre, Sainte-Colombe de Peyre.

Pour les uns, Mende aurait été contaminé par un moissonneur venant du Vivarais (la peste faisait des

ravages dans cette province), pour d'autres par une servante qui aurait déchargé des ballots de serge venus de la Canourgue. C'est le troisième foyer de l'épidémie qui va s'étendre aux paroisses voisines : Barjac, Balsièges, Badaroux, Lanuejols et Saint-Bauzile.

Deux paroisses isolées sont atteintes : Chasseradès, où la peste aurait été apportée par un moisonneur et Altier, où elle l'aurait été par des muletiers.

Le 13 septembre 1722, on débloqua les lieux du diocèse de Mende qui avaient été infectés. Le 30 novembre un *Te Deum* est chanté dans toutes les paroisses. Le 5 décembre on leva les lignes excepté celles de Mende qui seront levées seulement le 15 janvier 1723.

En deux ans 25 paroisses avaient été touchées par l'épidémie. Il y eût environ 5500 morts sur une population approximative de 14.000 habitants. Un état des lieux du Gévaudan, qui ont été attaqués par la contagion, établi par La Devèze donne les chiffres suivants :

morts : 4.696.

convalescents : 1.008.

ceux qui restent : 4.386.

Dans un état ultérieur il donnera le chiffre de 5.438 morts.

L'Ouvreleul donne un chiffre plus élevé de morts, 5.688.

II.

MESURES DE PROPHYLAXIE

A. — LES ORDONNANCES ET LES INSTRUCTIONS

L'annonce de la peste de Marseille allait mettre en branle toutes les autorités de la province : le Duc de Roquelaure, gouverneur du Languedoc, dont le Gévaudan faisait partie, Monsieur de Bernage l'intendant, Monsieur de Rothés le commandant des troupes, puis Monsieur de la Devèze qui lui succéda, enfin l'évêque de Mende qui était comte de Gévaudan.

Les ordonnances, les instructions vont se succéder, ne visant qu'un but, empêcher la peste de s'étendre. Dès le 4 août 1720, le gouverneur et l'intendant du Languedoc écrivent à toutes les villes de la Province pour leur ordonner de prendre des mesures préventives et leur envoient des instructions détaillées.

Il était prescrit :

1° d'établir une garde aux portes des villes pour interdire l'accès aux voyageurs venant des pays infectés;

2° de faire nettoyer les rues;

3° de constituer une commission pour recueillir les avis de Provence et aviser aux précautions nécessaires;

4° de constituer un bureau de santé qui s'occuperait de subvenir aux besoins des pauvres honteux et des misérables, de vérifier les boutiques des apothicaires, de faire un modèle de certificat pour servir de laissez-passer;

5° d'organiser un service de garde régulier;

6° de choisir des maisons dans la banlieue des villes pour servir d'hôpital aux pestiférés;

7° de brûler les ballots de marchandises venant des pays infectés.

Ces instructions furent-elles suivies ?

Devant l'extension du fléau (la peste gagne Marvejols et ses environs), les ordonnances se multiplient, imposant des mesures d'hygiène, les seules capables de lutter efficacement contre le mal.

Telle ordonnance interdit aux habitants des pays infectés de s'éloigner de leurs lieux d'habitation. Telle autre interdit la vente des fruits qui ne seraient pas en maturité : « à cause de l'altération que ces fruits peuvent causer à la santé des personnes qui les mangeraient ».

Le 5 août 1721 une ordonnance prescrit l'isolement du Gévaudan. Le Gévaudan sera entouré d'un cordon sanitaire et privé de communications avec les provinces voisines. Les postes de garde s'appuieront sur les lignes du Tarn et de l'Allier que l'on rejoînt par le Massif des montagnes entre le Lozère, Villefort, Prévencières et la forêt de Mercoire.

Des baraques ou guérites seront posées sur la ligne, à deux portées de fusil l'une de l'autre. Pour rendre l'interdiction du passage plus sûre, on avait coupé le pont de Prévencières.

Enfin deux maisons de quarantaine étaient installées aux limites du Gévaudan, l'une à Florac, l'autre à Pradelles.

Malgré cela Mende est atteint à son tour par l'épidémie. Dès lors les ordonnances vont être plus détaillées et les peines qu'elles édicteront seront plus sévères. En septembre 1721 une ordonnance de dix articles était promulguée.

1° Défense à tous les habitants du Gévaudan d'en sortir et de transporter aucune denrée ou marchandise.

2° Les lettres expédiées hors du Gévaudan seront désinfectées (on les trempait dans du vinaigre).

3° Les autres provinces pourront transporter librement toutes denrées, marchandises et bestiaux vers le Gévaudan, le tout à charge de le faire entrer par lesdits barrières.

4° Etablissement de bureaux de santé.

5° Etablissement de gardes et barrières aux portes des villes et des bourgs.

6° Nulle personne ne pourra être reçue dans les villes et lieux des provinces du Languedoc sans apporter un certificat de santé qui sera vu et examiné par celui qui est préposé à la garde de la porte ou barrière.

7° Interdiction aux habitants des hameaux, fermes isolées de donner retraite à aucun passant ou voyageur.

8° « Tous les médecins, chirurgiens, apothicaires qui s'apercevront de quelques signes de mal contagieux seront tenus, à peine de la vie, de l'aller déclarer

dans le moment même aux maires, échevins, consuls, ou autres officiers municipaux ».

9° Interdiction de ne rien emporter ou de ne laisser sortir aucunes hardes, linges ou meubles des infirmeries établies dans les lieux infectés.

10° Cet article vise l'exécution de l'ordonnance.

Le 2 décembre 1721 suit une instruction détaillée de 18 articles sur « Ce qui doit être observé par rapport à la contagion par les commandants et par les maires consuls et bureaux de santé des villes et lieux de cette province, en conformité de ce qui leur a été ci-devant prescrit par nos précédents règlements, instructions et ordonnances générales et particulières ».

1° Dans les villes ne laisser tout au plus que deux portes ouvertes.

2° Faire une visite exacte des portes fermées.

3° Mettre à chaque porte une garde composée de bourgeois et de bons artisans en personne.

4° Faire fermer par de bonnes barrières ou murailles les entrées des rues et faubourgs des villes et établir des gardes aux barrières.

5° Ne laisser entrer que les habitants du terroir et ceux porteurs de certificat de santé qui sera examiné par le notable commandant de garde. On donnera un billet de logement indiquant la maison où il devra loger.

6° Aucun habitant ne pourra sortir de la ville sans certificat de santé, qu'il fera viser partout où il ira.

7° Les marchandises avant d'entrer dans les villes seront arrêtées aux premières barrières et les lettres et certificats de chargement examinés par le notable qui commande. Après quoi elles pourront entrer.

8° Visite des malles ou paquets non plombés mais seulement après que les billets de santé auront été vus et déclarés valables.

9° Faire tenir les maisons et les rues nettes.

10° Défense aux habitants de loger d'autres personnes que celles qui seront munies d'un certificat en bonne forme (amende de 500 livres).

11° Visite quatre fois par jour des cabarets pour savoir ceux qui y seront logés.

12° « Les commissaires de la santé établis dans les villes, chefs de diocèse, chargeront les médecins faisant actuellement profession de visiter les malades, de leur venir rendre compte, une fois ou deux la semaine, des malades qu'ils voient et des genres de maladies qu'ils traitent, même plus souvent s'il s'en trouve de douteux ».

13° Les médecins des hôpitaux seront chargés de venir rendre compte de même aux bureaux de santé.

14° Les propriétaires, locataires, devront déclarer aux consuls les malades le jour même de leur maladie.

15° Sitôt qu'il mourra quelqu'un, le médecin qui aura vu le malade et les propriétaires et locataires feront sur le champ leurs rapports aux commissaires de la santé, et le bureau décidera s'il sera à propos de faire l'ouverture du cadavre. Si le chirurgien décou-

vre des signes de contagion, il sera lui-même mis en quarantaine, ainsi que tous ceux qui ont approché le malade, dans le lieu désigné pour cette quarantaine de précaution.

16° Les consuls de chaque communauté feront la visite du terroir deux fois la semaine et si quelques morts subites, ou maladies suspectes, charbons, bubons sont découverts, ils en avertiront sur le champ le bureau de santé qui sera tenu d'envoyer un chirurgien de la ville pour en faire le rapport.

17° S'il existe des cas suspects, il faudra en avertir le sub-délégué.

18° Si la maladie attaque les troupeaux, il faudra avertir les consuls des lieux, pour mettre lesdits troupeaux en terrains et lieux convenables, préalablement choisis; sinon, peine de mort pour le berger, confiscation pour le propriétaire.

Le 19 décembre 1721, une nouvelle ordonnance est promulguée concernant les mendiants.

1° Défense aux mendiants, vagabonds, gens sans aveu de courir de ville en ville. « Ils peuvent y porter la contagion ».

2° « Tous les mendiants qui se trouvent dans les lieux ou villes d'où ils sont originaires et dans lesquelles il y a des hôpitaux y seront enfermés pour y être nourris ». Les mendiants qui ne seront point originaires des villes ou lieux, seront chassés; on leur donnera un certificat portant leur nom, âge, lieu de naissance, la route qu'ils devront prendre, et cinq sols par jour jusqu'à l'extrémité du Languedoc. A défaut,

ils seront envoyés dans les lieux attaqués par la contagion pour servir aux infirmeries.

3° « N'entendons comprendre dans les dispositions de l'article ci-dessus : les mendiants, vagabonds et gens sans aveu qui se trouveront dans l'étendue du pays prohibé et renfermé par les lignes, desquelles ils pourront sortir sous quelque prétexte que ce soit à peine de la vie lorsqu'ils seront surpris ou convaincus d'en être sortis ».

4° « Après publication de l'ordonnance et expiration des certificats pour pouvoir se retirer dans leurs lieux de naissance, ils ne seront plus reçus dans aucune ville ou lieux sous quelque prétexte que ce soit. La peine de mort leur sera appliquée s'ils sont surpris dans les villes prohibées, le service aux infirmeries s'ils sont surpris dans des villages et bourgs non fermés »¹.

fermés ».

Une instruction, des ordonnances, fixent le mode de désinfection des étoffes. Elles subiront un premier parfum qui sera composé ainsi :

poix noire	{	aa 1/2 livre
sandaraque		
colophane		
soufre en poudre		
goudron	{	aa 1 livre
huile de génévrier		

Puis un second parfum composé d'un linge soufré. Après, elles seront mises à l'évent pendant 10 jours, elles seront lavées à l'eau bouillante et séchées.

« Ceux qui seront employés à cette désinfection n'auront aucune communication avec personne pendant tout le temps qu'elle se fera. »

Une ordonnance interdit la vente et l'exportation des étoffes du Gévaudan; une autre prescrit à tous les habitants de faire échauder leurs laines en toison avant de les enfermer dans leurs maisons : « leurs bestiaux peuvent avoir été dans des endroits qui ont été attaqués par la maladie ».

Enfin une instruction détaillée datée de 1722, nous permet de nous faire une idée de la prophylaxie de la peste à cette époque.

« Instruction sur les précautions qui doivent être observées dans les provinces où il y a des lieux attaqués de la maladie contagieuse et dans les provinces voisines ».

1° Faire le blocus du lieu avec un peu de terroir pour la subsistance.

2° Transporter les malades dans les infirmeries les plus proches s'il y a des cas de contagion et mettre les personnes saines en quarantaine.

3° Défense sous peine de vie de sortir des lieux bloqués.

4° Dans l'étendue du blocus il faut établir deux barrières, et mettre à chaque barrière un officier sage, et du vinaigre pour tremper l'argent et les lettres.

5° Faire tuer tous les chiens et chats tant au dehors qu'au dedans. « Ils communiquent souvent le mal ».

6° Il ne faut souffrir que personne ne vienne aux portes, pour parler à qui que ce soit.

7° Défense sous peine de vie, aux troupes qui font le blocus d'avancer de dix pas dans le terroir du côté du lieu qui est bloqué.

8° Etablir un seul passage pour entrer dans une ville et creuser des fossés autour de la ville..

9° « Les billets de santé doivent contenir en détail : la quantité et la qualité des meubles, hardes, marchandises dont ceux qui représentent ces billets sont porteurs, et si on les trouve chargés de quelque chose qui n'y soit pas spécifié il faut le faire brûler sans aucune grâce et mettre en prison pour quelque temps les porteurs de billets, sauf à leur imposer les plus grandes peines selon le degré et la conséquence de la faute ».

10° « Si quelqu'un qui aura été consigné, vient à sortir, il lui sera cassé la tête ».

11° Etablir un mémoire des prix courants de chaque sorte de denrée pour éviter les exactions.

12° Le commandant et les officiers municipaux feront établir une ou plusieurs infirmeries selon les besoins du lieu infecté.

13° Porter les malades à l'infirmerie aux premières marques de contagion.

14° Choisir d'autres maisons pour les convalescents; ces maisons seront à quelques distances des autres maisons du lieu attaqué.

15° Un malade sera transporté à l'infirmerie, avec matelas, draps et couvertures. On fera brûler les paillasses et autres hardes qui auront servi à la personne du malade sans se contenter de lessives qui n'ont pas empêché en plusieurs endroits que les linges n'aient communiqué le mal.

16° On parfumera la maison d'un malade qui aura été transporté à l'infirmerie, la porte sera murée pendant quarante jours après lesquels on désinfectera de

la manière ordinaire avant de permettre qu'on y habite.

17° On fera brûler les hardes des pestiférés et on empêchera qu'on ne les vole.

18° Le service divin sera fait sur les places aérées et non dans les églises. On ne doit souffrir aucune assemblée.

19° « On destinera aussi, de concert avec les évêques et les curés, des lieux convenables, pour y enterrer les corps de ceux qui seront morts de la peste, dans des fosses profondes au moins de douze pieds et on aura soin de faire provision de chaux pour en mettre dans ces fosses en quantité assez grande pour consumer le corps ».

20° Les boutiques des marchands de soieries, draperies et autres marchandises susceptibles de contagion doivent demeurer toujours fermées pendant l'épidémie.

21° « Comme les médecins et chirurgiens se sauvent souvent ou ne veulent point servir leurs malades, si on ne peut les rappeler à leurs devoirs par les sentiments de religion et d'honneur, ou par la promesse d'une honnête récompense, il faudra les y contraindre en cas de nécessité par la crainte d'une mort plus sûre et plus prompte que celle qu'ils veulent éviter ».

22° Pour l'argent nécessaire, il faudra avertir l'intendant de la province, et obliger les particuliers aisés de faire des avances.

23° Ne pas attendre pour avoir une infirmerie qu'il y ait la contagion. Exiger des habitants ce qu'il faut en leur permettant d'y mettre leurs marques pour le récupérer plus tard.

24° Ceux qui seront guéris de la peste n'auront la liberté de communiquer avec les autres habitants du lieu qu'après avoir fait deux quarantaines.

25° L'argent des contraventions sera employé à acheter des habits aux pauvres du lieu pour remplacer ceux qui auront été brûlés.

Les consignes données par ces ordonnances furent suivies avec une extrême rigueur. Plusieurs paysans furent fusillés pour avoir franchi les lignes qui isolaient le pays infecté.

A Saint-Léger de Peyre un habitant avait caché des étoffes, on le promena dans le bourg, avec un écriteau portant cette inscription : « Mazaudier meur pour avoir caché des laines, contre les défenses faites, et ces laines et ces étoffes vont être brûlées ». Après l'avoir promené il eut « La tête cassée jusqu'à ce que mort s'ensuive. » (4-2-1722).

A Marjevols, des corbeaux avaient déserté la ville, ils subirent la même peine.

Le logis du Bés appartenant aux religieux du Chambon, où la maladie s'était déclarée (apportée par des charpentiers de Marvejols) fut livré aux flammes avec tout le bétail qui le renfermait : 300 moutons, 30 bêtes à corne et 10 chevaux furent ainsi sacrifiés.

Il y avait certaines exagérations dans les mesures prescrites et certaines n'étaient pas toujours réalisables. Ainsi Monsieur de Bernage avait envoyé des instructions pour faire mettre à l'évent pendant quarante jours toutes les étoffes du Gévaudan qui auraient pu être contaminées. Le syndic du diocèse re-

présente qu'un pareil étalage ne pouvait se faire. Il existait dans la seule ville de Mende plus de 12.000 pièces qui pour être étendues auraient exigé une surface de terrain très difficile à garder. D'ailleurs les orages et les pluies auraient bientôt détruit la plupart de ces étoffes dont l'ensemble ne s'évaluait pas à moins de cinq cent mille livres. Le temps manquait pour élever des halles assez grandes. Les médecins furent d'avis qu'on pouvait se contenter d'une désinfection moins complète. Ils conseillèrent de soumettre les étoffes dans les magasins à une première fumigation après les avoir déballées, puis de les passer à l'eau bouillante et au foulon, de les sécher à l'air et de les parfumer une seconde fois dans les magasins. Sur ces avis, on relacha la rigueur des premières ordonnances.

LA QUARANTAINE

La peste ayant diminué d'intensité dans tout le Gévaudan, le gouverneur du Languedoc ordonna qu'une quarantaine générale commencerait le 1^{er} juillet 1722. Il envoya une instruction et deux additions à cette instruction pour faire connaître dans quelques conditions la quarantaine devait avoir lieu.

« Instruction de ce qui doit être observé pour la désinfection, ordonnée par son Altesse Royale, tant des personnes que des meubles et marchandises susceptibles de contagion dans tous les lieux du diocèse de Mende qui ont été affligés de la peste, qui doit commencer le 1^{er} juillet prochain ».

Pour les Personnes.

« Les habitants feront quarantaine dans leurs maisons..., quarante jours pendant lesquels ils ne pourront sortir, ni communiquer avec d'autres personnes.

« Nous avons pourvu à la subsistance des habitants qui ne sont pas en état de se fournir des vivres par eux-mêmes, en faisant remettre à cet effet des fonds en espèce.

« Nous avons fait remettre des grains. Les syndics régleront ce qui devra être remis à proportion des besoins... Les distributions seront faites dans chacun des dits lieux à savoir : trois livres de sel par personne, quatre livres d'huile par famille pour quarante jours. Une livre et demie de pain et demi livre de viande par jour seront distribués de quatre jours en quatre jours.

« Chacun se pourvoira en bois, on le distribuera à ceux qui ne peuvent le faire... On pourra aussi distribuer des légumes... Il y aura du vin pour être porté à ceux qui auront le moyen de l'acheter, et il en sera donné gratis un demi pot par jour aux travailleurs et artisans qui n'auront pas le moyen de l'acheter.

« Il sera commis dans chaque lieu, un nombre de personnes pour porter les vivres et l'eau... On distribuera de la farine à ceux qui ont des fours, aux autres du pain.

« Quoiqu'il y ait lieu de se flatter que le venin est éteint, il sera établi dans chaque lieu une infirmerie convenable où les malades, qui seront jugés suspects

sur l'avis des médecins, seront portés. On aura aussi une maison particulière où l'on mettra les personnes qui auront communiqué avec ces malades suspects.

« Les habitants qui sont dans une même maison doivent dénoncer les malades, de quelque espèce que soit la maladie, aux pourvoyeurs qui en avertiront les médecins ».

Pour les meubles et marchandises susceptibles

de contagion.

« Comme les étoffes ont été éventées, mises dans l'eau bouillante avec de l'alun, du tartre suivant notre instruction et ordonnance, il y a lieu de se persuader que les étoffes qui ont essuyé ces opérations ont été suffisamment désinfectées. Par surabondante précaution elles seront mises à nouveau à l'évent vingt jours sur un côté, vingt jours sur l'autre.

« Les meubles et toutes autres marchandises, à l'exception de ce qui est nécessaire, seront portés dans un enclos désigné pour la désinfection... Les meubles, exceptés : pailleasse, matelas, draps, la quarantaine finie, seront lessivés, mis à l'air, et les meubles de bois seront mouillés et vinaigrés...

« S'il restait encore quelques hardes, matelas, paillasses, draps, couvertures qui aient servi à des pestiférés, ils seront déclarés et brûlés. Le prix sera payé suivant l'estimation à ceux à qui ils appartiennent ».

On proposera le nombre de travailleurs nécessaire.

La quarantaine finie, ces employés devront faire une quarantaine à leur tour », 12 juin 1722.

La première addition vise surtout la désinfection du mobilier et de la lingerie.

« Les meubles tels que les draps, linceuls, tours de lits de toile, petite étoffe, linge de table, tapis et autres susceptibles de lessive seront passés à l'eau bouillante où l'on fera fondre auparavant de l'alun et du tartre ».

« Quant aux autres meubles, comme tapisserie, rideaux, dossiers, couvertures de chaises, tapis appelés de Turquie, et autres non susceptibles de lessive, même les habits d'hommes et de femmes, ils seront parfumés dans les lieux où ils sont, s'ils peuvent être fermés; avec de la poix noire, résine collophane, soufre en poudre, goudron, huile de génévrier. Si les lieux ne sont pas propres pour donner le parfum, les meubles susceptibles de cette opération seront portés dans d'autres lieux convenables. Il leur sera ensuite donné le second parfum avec le linge soufré », 17 juillet 1722.

La seconde addition vise surtout la désinfection des lieux. Elle divise les maisons en deux catégories; les unes saines où il n'est tombé aucun malade de la peste, les autres infectées.

« A l'égard des premières, il sera seulement nécessaire de les faire bien nettoyer et laver les murailles, planchers, lambris, chassis et autres boisages avec du vinaigre. Il sera choisi pour cet effet le nombre de

personnes nécessaires pour y vaquer par le bureau de santé et tout sera préparé auparavant.

« Ceux qui y travailleront seront conduits par un homme de confiance dans chaque quartier et jetteront par les fenêtres dans la rue tout ce qu'il pourra y avoir de malpropre dans les chambres, greniers, caves, après quoi, ils laveront ainsi qu'il a été dit.

« Comme ces maisons seront habitées par ceux qui auront fait la quarantaine, il faudra qu'ils fassent transporter dans un lieu particulier, que le conseil de santé aura choisi, les matelas, paillasses et draps qu'ils auront gardés pendant la quarantaine pour se coucher. Tous lesquels draps, matelas, paillasses seront mis à la lessive ».

Les habitants des maisons saines pourront être présents à la désinfection.

« A l'égard des maisons où il y a eu des pestiférés et qui sont nommées infectées, elles seront toutes marquées d'une croix rouge avant l'expiration de la quarantaine et on fera sortir les habitants avec leurs matelas, paillasses et draps qui leur ont servi pendant la quarantaine et qui seront portés pour être lessivés dans un lieu différent de celui où seront mis les matelas, paillasses et draps de ceux qui habitent les maisons saines.

« Lesdites maisons infectées seront nettoyées et désinfectées par le premier et second parfum, si elles ne l'ont déjà été. A l'égard de celles qui ont été désinfectées avant la quarantaine générale, il leur sera donné encore le second parfum avec le linge soufré

et elles seront ensuite lavées avec de l'eau de chaux vive et le vinaigre ainsi que les autres. Après quoi lesdites maisons seront marquées d'une croix blanche pour signe de la désinfection et les clefs seront remises à celui qui aura été préposé par le bureau de santé.

« Les habitants de ces maisons n'y pourront rentrer qu'après qu'il leur aura été donné un parfum dans des maisons particulières du dehors, qui auront été choisies pour cette opération et où on pourra le donner à un grand nombre à la fois. Il sera donné une marque ou cachet particulier à tous ceux qui auront eu le parfum. Il le remettront au dépositaire des clés de leur maison. Ils pourront y rentrer ensuite et y faire rapporter les meubles qui auront été désinfectés pendant la quarantaine, ainsi que les matelas, paillasses et draps qui leur auront servi pendant ladite quarantaine, après les avoir lessivés ainsi qu'il est porté ci-dessus.

« Les rues de toutes les villes, bourgs, villages seront nettoyées avec soin pendant qu'on nettoiera et désinfectera les maisons. On brûlera tout ce qui aura été jeté hors des maisons et qui sera combustible; et on transportera au dehors, dans les fossés qu'on fera exprès, toutes les ordures qui ne pourront être brûlées. On fera brûler dans les rues des herbes sèches et odorantes qui se trouvent dans les guarrigues voisines de toutes les villes.... ».

Voici la composition du parfum pour les personnes :

Feuilles de laurier, thym		
lavande, sauge	aa	10 livres
romaine, rue		
Feuilles de tabac		10 livres
Feuilles de Stocchas arabique	6	—
Semences d'anis, fenouil,		
cumin	aa	6 livres
Graines de genévrier	10	—
Racines d'iris de Florence	8	—
Encens	2	—

« On mettra en poudre et on mêlera bien le tout ensemble.

« Ce parfum sera donné dans une chambre comode de laquelle on aura soin de boucher toutes les ouvertures. L'on y mettra un brasier au milieu ou dans un coin, l'on y fera entrer les personnes et l'on jettera dans le feu une quantité suffisante de la composition ordonnée, pour faire une fumée bien épaisse. On fermera ensuite la porte, que l'on ouvrira cinq ou six minutes après pour laisser sortir les personnes qui auront été parfumées. Il suffira de jeter sur la braise deux grandes poignées de mélange », 27 juillet 1722.

Enfin en Novembre 1722, une dernière ordonnance ordonne qu'à partir du 1^r décembre 1722 les lignes seront levées à l'exception de la ligne formée autour de Mende que sa Majesté a jugé à propos de laisser subsister jusqu'au mois de janvier prochain; quoique la santé n'ait été troublé par aucun accident depuis plus de trois mois.

B. — CONSEILS DE SANTE

Ces ordonnances, ces instructions nous montrent l'importance que les pouvoirs publics attachaient à l'hygiène. La lecture des compte rendus des séances des conseils de santé nous fait assister à la mise en pratique de ces mesures de prophylaxie.

L'origine du conseil de santé remonte à la fin du moyen âge. Au début, il n'existait qu'en période d'épidémie, mais peu à peu dans les villes importantes il devient un organisme permanent (Toulouse avait au 18^e siècle un capitaine de santé). Dans les petites villes le conseil de santé n'existe que s'il y a menace d'épidémie.

Ses attributions étaient très vastes et très variées. Ils étaient chargés de l'administration de la ville, de la police, de faire observer les ordonnances, etc., etc... Le Gévaudan ayant deux villes, eut donc deux conseils de santé, l'un à Mende, l'autre à Marvejols. Nous nous bornerons à voir le fonctionnement du conseil de santé de Mende.

Nous avons vu que le 4 août 1720 le duc de Roquelaure adressait à toute la province du Languedoc une instruction détaillée prescrivant des mesures préventives. Aussitôt toutes les villes de la province étudient les modalités d'application. Le 10 août les consuls de

Mende délibèrent et prennent des mesures de prophylaxie.

Une seule porte serait ouverte.

Surveillance des portes par où ne pourront pénétrer que les individus porteurs de billets de santé.

Défense de sortir à qui ne serait point muni d'un permis du conseil de santé.

Mesures d'hygiène générale : Défense de conserver les porcs à l'intérieur de la ville, ordre d'enlever les immondices, construction d'un écorchoir public.

Nouvelles délibérations le 13 septembre. On y décide la nomination d'un conseil de santé composé de :

Desmelliers, prévôt du Chapitre;

Martinara, curé;

Savy, Delhermet, du Villeret de Retz, Caylar, de la Roquette, Pitôt, de Corsac, Norry, bourgeois;

Lequepeys, Blanquet, médecins;

Bouniol, apothicaire;

Brahio, Sales, chirurgiens.

Du 13 septembre 1720 au 21 janvier 1723, le conseil de santé, suivant la nécessité, se réunira plus ou moins souvent dans la grande salle du palais épiscopal sous la présidence de l'évêque de Mende ou de son représentant. A ces réunions assisteront les consuls de Mende.

Il serait un peu long de suivre le conseil de santé dans toutes ses séances. Nous nous bornerons à énumérer le plus brièvement possible les mesures prises, classées un peu arbitrairement. Nous nous étendrons un peu plus longuement sur la quarantaine.

Mesures concernant les locaux.

Ces locaux sont destinés à différents usages. Ce sont des locaux pour les malades : infirmerie, maisons de convalescents, maisons de quarantaine ; des locaux pour le personnel qui donnera ses soins aux pestiférés : médecins, chirurgiens, apothicaires, confesseurs, corbeaux, etc., etc.)... Des casernes pour les soldats ; des locaux pour entreposer les vivres, le bois ; des locaux pour la désinfection des laines, serges, meubles et autres effets qu'il faudra désinfecter.

Au début de l'épidémie, le conseil de santé réquisitionne trois maisons pour servir d'infirmerie, maison de convalescents et de quarantaine. Puis l'école des sœurs, les maisons et couvents des Cordeliers et Dames Ursulines. Comme la peste progresse toujours il décide de « prendre toutes les maisons abandonnées par ceux qui ont quitté la ville et cela pour les employer aux usages qu'il sera trouvé à propos sans aucun loyer, à condition qu'on les rendra au propriétaire en l'état qu'elles sont ». Pour meubler ces maisons on prendra dans les maisons abandonnées les ustensiles, meubles, etc., après inventaire et expertise pour être payés à qui de droit.

Le nombre de malades diminuant, le conseil de santé décide « de faire sortir de la maison des convalescents tous ceux qui y sont pour être envoyés chez eux y faire une nouvelle quarantaine ; de mettre en convalescence le peu de malades qui y restent ; de nettoyer, désinfecter, parfumer les cours, enclos et

jardins de l'infirmerie; de vider les paillasses ayant servi aux malades et de brûler la paille; de lessiver les draps, toiles, couvertures et enfin de redresser les lits par précaution, afin que si par malheur le mal recommençait, tout fut en état pour recevoir les nombreux malades » (8 fév. 1722).

Plus tard, suivant l'avis des médecins de Paris, le conseil décide de prendre une maison pour maison d'épreuve : nous dirions aujourd'hui pavillon des douteux. « On y mettra les malades que l'on ne croira pas attaqués par la peste, si elle se déclare les malades seront envoyés à l'infirmerie ». Un médecin et un chirurgien étaient attachés uniquement à cette maison.

Mesures concernant les vivres, bois et vêtements.

Le conseil de santé fournira aux malades et à la grande majorité des habitants tout ce qui est nécessaire pour vivre (il y avait deux mille pauvres à nourrir). Aussi décide-t-il l'achat de blé, viande, vin et toutes denrées apportées de l'extérieur aux barrières. Il passera un marché avec un boulanger qui devra lui fournir du bon pain. Enfin pour les habitants aisés il fixera le prix du pain, de la viande, et du vin et revendra au prix d'achat toutes les autres denrées qu'un de ses membres était chargé d'acheter aux barrières. Il fera également de grosses provisions de bois, nécessaires dans un pays où l'hiver est assez rigoureux.

Mesures concernant le personnel.

Il fixe la solde des soldats postés aux barrières et accorde une augmentation si ceux-ci font bien leur service.

« Les corbeaux seront nourris et entretenus aux dépens de la communauté, il leur sera donné deux écuelles de soupe, deux fulhettes de vin, une livre de viande et le pain de froment nécessaire pour chacun d'eux. Pour chaque enterrement le chef touchera vingt sols, chaque homme dix. » Il fixe également la solde des bouviers nécessaires, du personnel qui servira dans les infirmeries, etc...

Aux vicaires chargés d'administrer les malades, il donne à chacun cinquante livres pour se faire faire un costume.

Enfin il s'entend avec les chirurgiens et les médecins. A Mende le conseil avait voté une allocation de 1000 livres au Docteur Blanquet pour l'engager à donner ses soins aux pauvres. A Marvejols, sur trois médecins l'un a été nommé à l'hôpital, les deux autres toucheront pendant l'épidémie 50 livres par mois, et seront exempts de contributions personnelles.

Ils devront soigner gratuitement les pauvres, mais pourront se faire payer par les malades aisés.

En 1723, les Etats du Gévaudan donneront aux docteurs Blanquet, Rochevalier et Daudet, une pension viagère de 300 livres par an et ils feront une gratification aux familles des médecins qui furent victimes de l'épidémie.

Mesures d'hygiène générale. Barrières et Portes.

Dès le 10 août 1720, les consuls s'occupent de construire des barrières et des portes pour vérifier les billets de santé que tout voyageur doit avoir. La surveillance avait dû se relâcher, car le 10 mai il est question de les rétablir. En août suivant, des consignes sévères sont données, les soldats assurent la garde aux barrières jour et nuit. Une seule porte reste ouverte.

Plus tard, lorsque l'épidémie est moins violente, la nécessité d'éloigner les barrières se fait sentir.

« Pour empêcher que nos voisins ne prennent le mal en s'approchant de nous.

« Pour empêcher la trop grande communication entre les habitants..., et sans cet éloignement la récolte en grain et foin se perdra dans le vallon. »

Il décide d'ouvrir les quatre portes pendant le jour de cinq heures du matin à neuf heures du soir. Il y aura « une garde à chaque porte, ne laissant entrer aucun paquet de linge, sauf à la porte D'Angiran où se fait la vérification par les commissaires préposés à cet effet ».

Commissaires de quartier.

Pour les aider, le conseil décide de nommer des commissaires de quartier. « Ceux-ci seront priés de faire un état et contrôle de toutes les familles, de s'informer de ceux qui ont des laines, de la quantité

et du lieu d'origine, de s'informer des malades qu'il y a ou y aura dans leur quartier et du genre de maladie, de visiter deux fois par jour toutes les maisons de leurs quartiers pour les faire tenir bien propres. Ils auront soin de faire tenir les rues bien nettes et d'empêcher qu'on y jette des ordures. » 2 septembre 1721.

Le 6 septembre, le conseil de santé décide d'enfermer tous les mendiants à l'hôpital, de faire fermer les maisons où sont morts des pestiférés et de fournir aux survivants les secours nécessaires.

Le 18 septembre, il a été délibéré que les corbeaux en sortant les cadavres sortiront leurs lits, paillasses et autres choses semblables et qu'en même temps les maisons seront purifiées et désinfectées. Des fossés bien profonds seront creusés pour enterrer les morts avec de la chaux vive.

On va même jusqu'à parfumer les avenues aboutissant à la maison des Sœurs de l'Union « pour que ceux qui ont besoin de bouillon y aillent avec plus de sécurité ».

C'est le conseil de santé qui décide, d'accord avec les médecins, du jour où les malades peuvent passer de l'infirmerie à la maison de convalescence, puis à celle de quarantaine. Il veille à ce que les convalescents n'entrent pas dans la ville avec des effets suspects et qu'ils aient chez eux une aussi bonne nourriture, pour qu'ils ne retombent pas malades.

Mende étant un centre de fabrique d'étoffes, les particuliers devront déclarer les étoffes, serges, cadis, laines filées ou non pour qu'elles soient désinfectées

« afin qu'après la maladie les ouvriers commencent à travailler avec sûreté ». Un local est choisi comme magasin, il est désinfecté et parfumé, et divisé en deux parties, une pour les étoffes suspectes, l'autre pour les non suspectes (8 février 1722).

La quarantaine.

C'était un des grands moyens employés pour lutter contre les épidémies. Le conseil de santé décide de la commencer le 27 décembre 1721 au soir. La ville est divisé en cinq quartiers. Il nomme des commissaires de quartier (6 par quartier) qui auront soin de fournir le nécessaire à tous les particuliers. Il décide de prendre quatre valets par quartier pour le service de la ville, payés six sols par jour, plus la nourriture, de choisir un lieu d'assemblée dans chaque quartier pour les commissaires, d'acheter des brouettes pour porter le pain et la viande, des seaux pour porter, deux fois par jour, l'eau dans les maisons de tous les habitants.

Le pain, la viande, le bois seront fournis pour quatre jours. Le premier jour on distribuera le pain, le deuxième la viande, le troisième le bois et le vin à ceux qui ne peuvent pas s'en passer, le quatrième jour il y aura un bureau général de santé où Messieurs les commissaires de quartier rapporteront ce qui s'est passé chacun dans le sien et diront ce qui peut y manquer afin d'y être pourvu sur le champ.

Le conseil décide de faire moudre le blé nécessaire

pour que le pain ne manque pas, de faire préparer le bois, de louer des artisans pour tenir les rues propres et nettes, « les particuliers porteront devant leurs portes, au milieu de la rue, les balayures et autres immondices de leur maison à 7 heures du matin et à 6 heures du soir ».

Un prêtre entrera dans les maisons pour voir ce qui peut y manquer. Les commissaires devront redoubler d'attention pour que toutes les maisons de la ville soient pourvues de pain, sel, viande et bois. On donnera deux livres de pain et une demi-livre de viande par jour à chaque habitant.

Cette quarantaine se termina le 27 janvier 1722.

Aussitôt après, le conseil décide de mettre des médecins et des chirurgiens en quarantaine et de faire une première désinfection des maisons sous le contrôle des docteurs Laborde, Gervasy et Génin.

« Les commissaires de chaque quartier sont priés de visiter toutes les maisons saines pour qu'elles soient propres et en état de recevoir le parfum. Messieurs les vicaires et Monsieur de Laborde sont priés d'en faire de même pour les maisons suspectes. Les consuls fourniront le soufre, les vaisseaux pour le fondre, les toiles et généralement tout ce qui est nécessaire ».

Une deuxième quarantaine générale commença le 14 mars. Ce furent les mêmes préparatifs et la même organisation.

Une troisième quarantaine commença le 1^{er} juillet, elle dura cinquante jours. Nous retrouvons encore la

même organisation que pour les précédentes. Personne ne doit sortir dans les rues, à l'exception des personnes nécessaires pour le service public. Toutefois on permettra aux femmes, d'aller laver leur linge une fois par semaine à la rivière, sous la surveillance d'un commissaire (7 août 1722).

On procède à une deuxième désinfection des maisons où il y a eu des pestiférés. Les murs et les planchers sont passés à une eau de chaux vive. Les bois, boiseries et meubles sont lavés et passés au vinaigre. Les habitants doivent passer au parfum dans une salle aménagée pour cela.

Une quatrième et dernière quarantaine a lieu en octobre et en novembre 1722. Nous avons vu comment elle devait être faite.

Pour tout cela il avait fallu de nombreuses ressources. L'évêque avait fait des dons importants, mais cela ne suffisait pas, aussi, dès novembre 1721, le conseil décidait-il d'envoyer une circulaire à tous ceux qui avaient quitté la ville pour qu'ils veuillent bien se taxer eux-mêmes. L'intendant du Languedoc avait fourni pour le Gévaudan en argent quatre-vingt mille livres. Dès qu'il le peut, le conseil diminue les dépenses. Dans sa dernière réunion il constate que les habitants sont devenus faibles et qu'ils ont de la peine à reprendre leur travail, abus auquel il est important de remédier.

Il décide donc qu'à partir du mercredi des Cendres la distribution de pain, bouillon et viande ne se fera qu'aux véritables pauvres et infirmes.

III.

LES MEDECINS

Les idées médicales sur la peste.

Dans ces circonstances, les médecins firent leur devoir. Ils passent presque des journées entières dans les infirmeries : « Nous n'en restions pas moins de huit à dix heures par jour dans les infirmeries, dit Rochevalier, parce que nous étions souvent obligés de panser nous-mêmes ou de faire panser les corbeaux dont il fallait conduire la main et parce que les chirurgiens qu'on nous envoyait, étant sans expérience, nous étions obligés d'assister à tous les pansements ». Ils font des autopsies s'il se présente des cas douteux. Ils s'occupent également de la désinfection des maisons où des cas de peste ont été signalés.

Pour visiter les malades, ils portent un costume spécial. « Tant les prêtres, religieux, médecins, chirurgiens qu'apothicaires ont fait faire des robes de treliques cirées, comme aussi une boîte de fer blanc qui leur couvrent tout le visage, à dessein de conserver leur santé parce qu'ils sont exposés à toutes heures dans l'infirmerie », dit Etienne Veyron, dans sa relation de la peste à Marvejols.

Nous trouvons deux catégories de médecins, les médecins du pays, et les médecins en mission : professeurs de faculté, délégués par les autorités pour étu-

dier la peste. A Mende, il y avait trois médecins, trois apothicaires et trois chirurgiens. Deux médecins eurent une grande activité pendant l'épidémie le D^r Lequepeys, qui remplit en même temps les fonctions de premier Consul et proposait les résolutions au conseil de santé et le D^r Blanquet qui fut chargé avec le D^r Rochevalier par l'évêque de Mende d'aller vérifier à la Canourgue l'existence de l'épidémie.

Marvejols a trois médecins, trois apothicaires, trois chirurgiens. Les médecins sont les D^{rs} Du Lignon, Daudé et Rochevalier.

A la Canourgue, nous trouvons le D^r Perrain, à Ispagnac, le bachelier en médecine Jassin.

Malgré leur dévouement ils ne peuvent suffire à la tâche qui leur incombe. Aussi les pouvoirs publics envoient de nombreux médecins tant pour leur aider que pour étudier l'épidémie.

La Cour des Comptes envoie les Docteurs Chicoyneau, VERNY et GAUTERON de la Faculté de Montpellier.

Ces médecins furent chargés de dresser un état des drogues nécessaires avec indication des lieux de provenance et des lieux d'achat les plus avantageux pour obtenir les meilleures qualités et pour diminuer les frais de transports.

La Cour envoie : à Marvejols les docteurs BAILLY et LEMOÏNE, docteurs régents de la Faculté de Paris; à Mende, les Docteurs LABORDE, GERVASY et GÉNIN.

Ces derniers s'occupèrent surtout de la désinfection pendant la quarantaine.

L'intendant de la province envoie à Marvejols le Docteur d'Alaret et le commandant en chef des troupes, le Docteur Puybourgnan.

Tous rivalisèrent de zèle dans le soin des malades et quatre furent victimes de l'épidémie. Ce sont Du Lignon, Perrain, Puybourgnan et le bachelier Jassin. Le nombre de chirurgiens morts s'éleva pour le Gévaudan à une quarantaine.

Les lettres, les rapports, les mémoires que la plupart de ces médecins écrivirent, nous font assister à leur travail et en même temps nous font connaître leurs conceptions médicales de la peste.

La description de Lemoine et Bailly nous permettra de connaître ces idées. Ils sont envoyés par la Cour, en Gévaudan, pour faire le diagnostic de la peste. Ils font un historique de la maladie, parlent du rapport de Rochevalier et Blanquet concluant à l'existence de la peste. Ils s'y trouvent en juin 1721 et se transportent immédiatement aux infirmeries. Ils ne peuvent écrire longuement, car ils sont accablés de malades.

« Cependant, la peste saisit indifféremment les personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, quand elles y sont également exposées... Elle se manifeste par des frissons, des maux de tête plus ou moins considérables, des douleurs de reins insupportables, un abattement subit, un sommeil léthargique,

le poulx devient dur, profond, quelquefois si petit qu'il semble fuir sous le doigt; les yeux s'éteignent dans les uns; deviennent languissants, vifs et enflammés dans les autres; la langue est fort chargée et blanche et dans quelques-uns, aride et noire dans son milieu; surviennent les nausées et les vomissements bilieux souvent vermineux; les diarrhées aussi bilieuses, coliquatives suivent de près. Avec la plupart de ces accidents les malades périssent assez ordinairement en 24 heures, quand ils ne sont point secourus.

« Le plus souvent cependant, les frissons terminés, au bout de quelques heures, étaient suivis d'une fièvre ardente qui les jetait dans un délire phrénétique. A cet état succédait une éruption de pourpre, tantôt rouge (on ne perdait point espérance d'en guérir quelques-uns), tantôt noire et livide, à laquelle se joignait une sueur froide et une difficulté de respirer et ces signes étaient mortels dans tous les cas.

« Tous ces accidents étaient presque toujours accompagnés de douleurs inquiétantes en différentes parties du corps, souvent très aiguës dans les aines, sous les aisselles, derrière les oreilles et dans tous les endroits glanduleux, qui annonçaient les éruptions prochaines de bubons parotides et charbons, ce qui caractérise cette maladie. Les vomissements et les diarrhées bilieuses ou séreuses fatiguaient extrêmement le malade... Les sueurs copieuses et abondantes ont toujours tourné à l'avantage du malade. »

Ils font une thérapeutique symptomatique.

« Les saignées dans toutes les inflammations non seulement ne nous ont rendu aucuns bons services à la Canourgue, mais ont toujours occasionné des accidents plus fâcheux. A Marvejols elles ont été suivies de guérison.

« Nous faisons prendre, surtout quand les nausées ou les vomissements accompagnaient les inflammations, l'ipécacuanha à la dose de 20 grains, ou le Kermés minéral jusqu'à 8 grains en grand lavage... Et le malade étant remis de l'agitation, pour relever ses forces, nous lui faisons donner dans une potion cordiale avec les eaux appropriées, la confection d'Alkermes ou d'Hyacinthes et poudre de vipère, jusqu'à 15 ou 20 gouttes de Laudanum de Sydenham.

« Dans les assoupissements léthargiques, les abattements, nous avons heureusement employé dans les potions, les cordiaux les plus forts, les volatils les plus animés, tels que l'antimoine diaphorétique, le diascordium, la poudre de la Comtesse de Kent, l'élixir de Propriété, le Baume du Commandeur de Perne, le Liliun de Paracelse, l'esprit volatil aromatique huileux, l'esprit volatil de vipère, et de corne de cerf, le sel de l'un et de l'autre. Dans les trémoussements nous faisons prendre aux malades la poudre de guttete. Dans les dyssenteries, nous y remédions par une prise d'un gros d'Electuaire de Diascordium de Frascator...

« Les nausées, les vomissements, nous les combattons par les émétiques ordinaires, tels que le tartre stibié, la poudre d'algarot, le soufre doré d'antimoine, mais bien plus efficacement avec l'Ipecacuanha et le Kermès minéral en lavage.

« Pour les bubons, c'est un préjugé aussi faux que dangereux de vouloir les extirper dès le commencement... Il est donc plus à propos de faire appliquer dessus des cataplasmes émollients et de les conduire à parfaite maturité, à moins que, par les sueurs considérables, le virus ne fut en partie dissipé; auxquels cas nous faisons appliquer l'emplâtre d'Angelus Sala pour les résoudre entièrement.

« Il n'en est pas de même pour les charbons. Il faut dès le premier jour les scarifier..., on ne risque jamais de faire des incisions profondes (sauf s'il se trouve des vaisseaux considérables). On applique ensuite le digestif ordinaire... On conduit ainsi les charbons à suppuration et la guérison suit de près.

« Nos malades guéris et leurs bubons cicatrisés, nous les purgions avec quatre verres de tisane laxative en deux jours ou avec une médecine de senné maune, rhubarbe et sel d'absinthe...

« Avec ces secours, nous avons fait 600 convalescents. »

Chez tous, nous trouvons la même description des symptômes, une thérapeutique à peu près identique.

Toutefois certains sont partisans d'extirper les bubons dès le début : « il faut les ouvrir dans toute leur étendue, extirper ensuite les glandes tuméfiées

si elles sont mobiles » (D'Alaret). Alors que les Drs Lemoyne, Bailly, Rochevalier ont une opinion un peu différente. « Nous fumes obligés de renoncer à la pratique d'ouvrir les bubons avant leur maturité. On faisait donc de son mieux pour les amener à suppuration, puis on y faisait une incision cruciale » (Rochevalier).

Une notion leur est commune, c'est la notion de contagion : « convaincus qu'on ne pouvait la qualifier autrement que de maladie contagieuse » (Lemoyne et Bailly). « Je n'ai vu personne qui en ait été attaqué qu'après avoir communiqué avec ceux qui en étaient frappés, ou après s'être servis des hardes ou habits de ceux qui en avaient péri » (Blanquet).

« Que la peste ne s'y est soutenue que par la communication des sains avec les malades ou par le transport des meubles ou des hardes qui avaient servi à ceux qui en étaient atteints. Rien n'était si important que de séparer les infectés de ceux qui avaient le bonheur de ne pas l'être encore. » (Blanquet et Rochevalier). Cette notion de la contagion de la peste fera l'objet d'un livre d'un professeur de Toulouse publié en 1724. Et comme elle est encore très discutée, elle sera à nouveau défendue par Chicoyneau dans son traité de la Peste, écrit à la demande du Roi et publié en 1744. Il mettra d'ailleurs dans ce traité la plupart des lettres, rapports, mémoires et observations sur la peste du Gévaudan ainsi que sur celle de Marseille.

Pour tous les médecins, il n'y a pas de traitement préventif. Rochevalier ne connaît comme remède préventif que « la fuite, l'isolement des malades atteints au moyen d'infirmes, une bonne hygiène et l'absence de communication avec les lieux infectés ».

Pour Blanquet : « L'éloignement et la fuite sont le meilleur préservatif contre la peste, pour ne pas dire le seul ».

D'Alaret soutient que les remèdes employés comme préventifs n'ont pas grand effet, car ils les a pris lui-même et cela ne l'a pas empêché d'avoir la peste. Il ajoute spirituellement : « Le meilleur préservatif est celui que prescrit le médecin charitable lorsqu'il dit :

Haec tria tabificam pellunt adverbia pestem :

Mox, longe, tarde, cede, recede, redi ».

Sur les causes les uns se tiennent dans une prudente réserve, tels Lemoyne et Bailly : « Nous n'entreprendrons point de parler des causes. Les auteurs les plus célèbres sont si peu d'accord qu'il faudrait un temps trop long pour peser leurs arguments ».

« Vous me dispenserez d'avoir l'honneur de vous dire en quoi consiste le venin de cette maladie, que ce soit des vers ou des insectes c'est ce que personne ne sait encore », écrit d'Alaret.

D'autres émettent des hypothèses aventureuses pour l'époque. Tel Rochevalier. « On n'en peut accuser la terreur puisque la maladie contagieuse avait fait des progrès à la Canourgue, les habitants conservant la plus parfaite tranquillité; on ne peut s'en prendre à la misère des peuples, puisque tout le

monde vivait commodément; on ne peut soupçonner les vices de l'air, puisque ceux qui campent dans les vignes des environs de Marvejols où ils respirent le même air que nous et qui furent très mal à leur aise, exposés aux injures de l'air, aucun ne fut malade... Alors qu'à Marvejols il n'y en eut que cinquante qui ne furent point atteints de la maladie.

« Comme nous avoûs servi dans une ville dépourvue de tout, nous n'avons pu avoir la satisfaction d'examiner à la faveur du microscope le sang, le pus, les plaies et les hardes de nos malades. Peut-être y aurions-nous découvert des fourmilières de petits animaux. »

Pour le Dr Blanquet : « On ne saurait douter que la peste ne soit une maladie contagieuse et qu'elle ne reconnaisse pour sa cause un véritable ferment capable de se multiplier et de changer en sa propre nature les sujets sur lesquels il agit et qui sont propres à recevoir ce changement... Je dis plus, en temps de peste, toute maladie est peste... Cette vérité nous conduit à admettre une cause générale et à supposer, dans tous les habitants d'une ville atteinte la semence de la peste qu'ils reçoivent par la respiration, avec l'air infecté des corpuscules échappés du corps de ceux qui sont déjà frappés ou qui en ont péri. Tout le monde ne tombe pas malade parce qu'il ne se trouve pas dans tous les sujets des dispositions à mettre en œuvre ce ferment, ou qu'il s'en trouve même dans plusieurs de toutes opposées à son action. »

Ces idées le professeur Goiffon les reprendra dans un livre publié à Lyon en 1722. Il dira : « Que la cause de la peste ne peut pas consister en des sujets inanimés et que c'est dans des insectes vraisemblablement invisibles, mais vraisemblablement ailés... Qu'un homme peut porter la peste sur lui sans en être saisi et la communiquer à un autre homme. »

Les médecins n'étaient pas seuls à prescrire des traitements. De nombreux prospectus circulaient, vantant tel ou tel produit spécifique. L'un des plus en vogue fut le Vinaigre des Quatre Pendus. Voici sa composition : « 8 litres de bon vinaigre, une poignée de rue, sauge, menthe, romarin, petite absinthe, lavande, faire infuser le tout pendant huit jours dans un pot de terre, bien bouché avec de la pâte autour du couvercle, sur des cendres chaudes; couler le tout, en exprimer les herbes, y faire fondre ensuite une once de camphre et conserver ce vinaigre dans des bouteilles ». On devait se frotter les tempes, les narines et se rincer la bouche avec ce vinaigre, en imbiber une petite éponge fine et la porter au nez dans le besoin.

Tel autre se contentait de donner des conseils : « Peu souper, abstinence de femmes et se tenir le plus gai. Je ne crois pas que les médecins de Montpellier vous donnent de meilleurs conseils pour vous préserver. »

Et comme, même dans les circonstances graves, la

gaîté ne perd jamais ses droits, les vers suivants circulaient :

Un quart d'once d'indifférence
Autant de résolution
Dont vous ferez une infusion
Avec du Suc de patience;
Point de procès, point de querelles,
D'ambition ni de faux zèle,
Demi livre de gaieté
Deux onces de société,
Avec deux grammes d'exercice.
Point de femmes, point d'avarice,
Un bon grain de dévotion,
Point de nouvelles opinions,
Rien qu'à l'église ne ressemble.
Vous mêlerez le tout ensemble
Avec deux doigts du meilleur vin
Que vous prendrez chaque matin
Vous verrez que cette pratique
Aux médecins fera la nique.

CONCLUSION

Nous avons vu qu'une ville en période d'épidémie était en somme un vaste hôpital et que le conseil de santé avait tous les pouvoirs.

Au point de vue hygiène au début du 18^e siècle, nous constatons que la plupart des mesures employées aujourd'hui étaient déjà en vigueur. Dès cette époque on a pratiqué l'isolement des malades, l'isolement de ceux qui avaient été en contact avec les malades. La déclaration de la maladie était obligatoire. On désinfectait les vêtements et objets ayant appartenu à des pestiférés ainsi que leur maison, enfin on ordonnait la destruction des animaux (chiens, chats). On faisait nettoyer les rues des villes et faubourgs. Les cadavres étaient enterrés avec de la chaux vive.

Les symptômes de la peste sont connus des médecins de cette époque. S'ils n'ont pas notre classification commode en forme septicémique, pneumonique, et bubonique, ils avaient toutefois remarqué que les malades qui présentaient les symptômes de ces deux premières formes étaient sûrement condamnés. Les autres pouvaient guérir.

Leur thérapeutique évidemment est symptomatique et on pourrait se demander si leur traitement des bubons n'était pas une sorte d'abcès de fixation.

La notion de contagion, bien qu'elle soit encore discutée par certains, devient de plus en plus générale, Nous serions presque tentés de dire qu'ils ont émis l'hypothèse des microbes, agents des maladies, un siècle avant leur découverte.

Depuis, les travaux de nombreux médecins ont permis de lutter plus efficacement contre la peste par la prophylaxie générale (désinsectisation et dératisation). La sérothérapie et la vaccinothérapie permettent évidemment une thérapeutique plus spécifique, sinon plus efficace.

Vu : Le Président de Thèse,

LAIGNEL-LAVASTINE,

Vu : Le Doyen,

M. TIFFENEAU.

Vu et Permis d'Imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

G. ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

Archives de la Lozère.

Série C. Liasse 1819.

Documents relatifs à la peste.

Digression sur la désinfection.

Série G. Liasse 1078.

Délibérations du Chapitre de Mende.

Série G. Liasse 1500 et 1501.

Instructions.

Ordonnances diverses.

Série H. Liasse 844 et 845.

Délibérations de l'hôpital de Mende.

Manuscrits.

Collection du Languedoc (Benedictins).

Registre 17 et 173.

Fonds français.

Registre 8663.

DAUDÉ. — Documents sur la peste à Marvejols. (Arch. départementales de Mende) 80-H-85.

Lettre de M. le MOYNE et BAILLY, docteurs régents de la Faculté de médecine de Paris, députés de la Cour pour les maladies pestilentiellles du Gévaudan à Mme X... 10 nov. 1721.

Responsio a praedictis medicis facta illustrissimo ac dignissimo Dr Joseph DE FURNÈS, olim in civitate barcinonensi primario artis medicae professori speciali mandato pro regis Gotholoniae Mospelium delegato. Auctoribus LE MOYNE et BAILLY, 12 nov. 1721.

Lettre de M. BLANQUET, Dr en médecine de la Faculté de Montpellier envoyé dans le Gévaudan pour les maladies pestilentiellles, écrite à M. DODART, premier médecin du roi, au sujet de la peste, 23 mars 1722.

Relations et dissertations sur la peste du Gévaudan par GOIFFON, Lyon 1722.

Traité de la peste sur sa nature et ses causes. Lyon 1722.

Dissertations sur la nature contagion de la peste par Astruc. Toulouse 1724.

Traité des causes, accidents et de la cure de la peste par CHICOYNEAU et SENAC, Paris 1744.

Réflexions sur l'idée outrée qu'on donne de la contagion de la peste et sur les remèdes prétendus préservatifs contre cette maladie par JOUBERT, Grenoble 1721.

Traité de la peste où en répondant aux questions d'un médecin de province on fait voir le danger des baraques et infirmeries forcées; avec un problème sur la peste par un médecin de la faculté de Paris, 1722.

ANDRÉ (F.). — Département de la Lozère, ville de MENDE. Inventaire sommaire des archives communales antérieures à 1790 rédigé par André MENDE, 1885.

—— Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790.

—— Documents relatifs à l'histoire du Gévaudan. Mende 1876-1891, 19 volumes.

—— Mémoires et bulletins de la Société d'agriculture, industrie, sciences et arts du département de la Lozère, partie historique scientifique et littéraire, année 1827-1849, 15 vol.

DOM DEVIC et DOM VAISSETTE. — Histoire générale du Languedoc. Edit. Privat. Toulouse 1872-1893, Tomes 13 et 15.

LA DEVÈZE. — Acte déclaratif général de la santé des villes et lieux du Gévaudan qui ont été attaqués de la conta-

gion et auxquels on a donné la liberté suivant l'ordonnance de M. le Duc de Roquelaure du 30 août 1722.

IGNON J.-J.-M. — Annuaire du département de la Lozère, 1828-1843.

— Notices biographiques de quelques écrivains et personnages de la Lozère, 1829.

PASCAL J.-B.-E. — Gabalum christianum, Paris 1853.

OLLIER. — Notes historiques sur le Gévaudan, 1908.

L'OUVREUL. — Mémoires historiques sur le pays de Gévaudan et sur la ville de Mende qui en est la capitale, 1724.

ROUJON. — Réflexions consolations et prières dans le temps de peste à l'occasion de la peste qui ravagea le Gévaudan en 1722.

BURDIN (G. de). — Documents historiques sur la province de Gévaudan. Toulouse, 1846.

GRIMAUD (A.) et BALMELLE (M.). — Précis d'histoire du Gévaudan rattachée à l'histoire de France, 1925.

